

de luxe pour lui. La race guerrière qui avait porté la cuirasse et vécu dans les camps, s'était abâtardie à Paris, étiolée à Versailles et avait à peine la force de se reproduire. Pâle et chétif, ce rejeton de batailleurs ne vivait que par artifice. Nous voyons, en effet, que le 4 décembre 1734, on donnait 600 livres à ses deux médecins : 360 à M. Falconnet, sans doute Camille Falconnet, de Lyon, de l'Académie des inscriptions ; 240 à M. Molin. Aux médecins d'accord ; tout le monde peut avoir besoin d'une consultation ; mais nous frémissons ! il s'agit ici de bien autre chose !

« Le 11 août 1735, au chirurgien, M. Dumouret, 2,400 livres ! »

Quelle grave opération a donc eu à subir le malheureux enfant qu'on ait eu à compter une si grosse somme au terrible manieur d'acier ? Le Mémoire est muet. On voit le compte sans deviner les motifs.

Médecins et chirurgiens ne pouvaient aller seuls. Nous trouvons à côté 450 livres 17 sols pour l'apothicaire. L'enfant avait quatre ans. Pas d'autre réflexion.

Il fallait penser à l'éducation. Malgré la maladie, elle n'a pas été négligée ; elle paraît même avoir été brillante.

« Le 1^{er} mars 1735, on achète une boîte typographique : 77 livres 16 sols. »

Était-ce pour apprendre à lire ? Était-ce un simple jouet ? Dans tous les cas, que de précocité il révèle dans un enfant de quatre ans !

Les comptes se continuent au chapitre : Éducation.